

Détruire le mythe de la rue Sherbrooke

Lawrence Sabbath

Volume 30, Number 121, December–Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sabbath, L. (1985). Détruire le mythe de la rue Sherbrooke. *Vie des arts*, 30(121), 44–45.

DÉTRUIRE LE MYTHE DE LA RUE SHERBROOKE

Lawrence SABBATH

S'il y avait un mot pour décrire la révolution culturelle des cent dernières années, iconoclasme conviendrait aussi bien que tout autre. Nulle période historique n'a été témoin d'une destruction aussi totale des théories et des pratiques traditionnelles en science, littérature, théâtre, musique, danse et, plus particulièrement, en peinture et en sculpture.

Sans conteste, ce fut un siècle de destruction des mythes. Ce phénomène a débuté avec la première exposition de l'Impressionnisme, à Paris, en 1874, passant par *Les Femmes d'Alger* de Picasso, les contradictions invraisemblables de l'Expressionnisme abstrait et la renaissance de l'art figuratif.

Les mythes sont comme les rêves: ils ont leur temps, leur lieu et leur signification. Il faut reconnaître que derrière chacun se cachent certaines vérités importantes. Les artistes savent comment fabriquer un mythe; dans le processus qui détruit les mythes anciennement chéris, ils en créent de nouveaux.

Maintenant ce processus est devenu la principale préoccupation de plusieurs galeries d'art francophones. Assez curieusement, les galeries, qui sont un élément si essentiel de la structure du marché d'art, sont demeurées conventionnelles. Si les artistes sont parvenus à offrir au public des visions fraîches et nouvelles du monde qui les entoure, peut-être le temps est-il venu pour les galeries de présenter l'art de façon originale et attrayante.

«Nous devons détruire le mythe de la rue Sherbrooke», c'est un des buts de plusieurs propriétaires francophones de galeries d'art situées à l'est du secteur de la rue Sherbrooke qui s'étend de la rue Saint-Mathieu à la rue University, et, au sud, jusqu'au boulevard Maisonneuve. À l'intérieur de cette bande étroite et dense, où des propriétés de grandes valeurs sont concentrées, on dénombre le Musée des Beaux-Arts, le Musée McCord, la très active galerie de l'Université Concordia et des douzaines de galeries, petites, moyennes et grandes.

Ces galeries répondent à tous les goûts et à tous les styles de vie avec des œuvres d'art traditionnel, moderne et contemporain en provenance du Québec, des autres provinces et des milieux internationaux. Un amateur d'art ou un visiteur ordinaire peut marcher facilement d'une galerie à l'autre, tout en faisant le tour des boutiques luxueuses ou modestes et comparer les menus des restaurants, qui abondent dans ce district. C'est cet aspect pratique et cette variété d'établissements commerciaux qui créent la richesse culturelle et l'excitation qui sont les éléments essentiels d'un milieu artistique et font de cet enclave de la rue Sherbrooke un des centres d'art les plus avantageux parmi ceux qu'on peut trouver dans toute ville d'importance à travers le monde.

En général, ce que les propriétaires de ces galeries ont à offrir n'est pas un mythe, mais un ensemble pratique de services, d'informations et un large choix d'œuvres d'art. Ils courent le risque de loyers élevés et d'un investissement coûteux dans l'art canadien et international – y compris l'art contemporain moins coûteux – afin d'entrer en concurrence avec le marché mondial. Ils opèrent à l'intérieur de marges strictes, possèdent leur réserve d'œuvres et vivent de leur profession. Les œuvres d'art achetées peuvent même être échangées plus tard au prix du marché, et les acheteurs éventuels sont encouragés à apporter chez eux une œuvre d'art et à vivre avec elle durant un certain temps. La perspective de compter sur des subventions gouvernementales pour alléger les coûts d'opération est un anathème pour eux.

Mais d'une importance encore plus primordiale est leur engagement dans la profession et le milieu. Bernard Desroches, par exemple, affirme que les vingt années passées rue Sherbrooke n'ont rien à voir avec l'argent, mais avec une attitude professionnelle, une volonté de courir des risques avec l'art et les artistes, la conviction qu'il existe un marché pour ce qu'il vend et la détermination de prendre le temps d'établir chez les artistes et le public la confiance en un organisme stable.

Claude Lafitte, dont la galerie de la rue Sherbrooke n'a que trois ans d'existence, est d'accord avec ces observations. Il compte posséder, d'ici un an, un édifice de quatre étages non loin de son emplacement actuel. Chaque étage aura sa collection particulière: l'art contemporain et traditionnel, l'art américain et l'art européen.

Contrairement à Toronto et à New-York, Montréal ne compte qu'un seul centre d'art important. Même si le mode de fonctionnement de la rue Sherbrooke ne constitue pas nécessairement une recette de succès pour un autre district, ne pas tenir compte des vérités essentielles présentes derrière le «mythe» peut être fatal à toute tentative francophone de créer ailleurs un milieu distinct de celui de la rue Sherbrooke.

La fermeture de plusieurs galeries francophones, cette année, est inquiétante. Pourquoi n'ont-elles pas atteint leur potentiel et n'ont-elles pas, pour la plupart, emboîté le pas avec la croissance du marché depuis les années 50? Il y a là quelque chose de mystérieux, mais on peut cependant trouver quelques éclaircissements dans le type d'opération en vigueur actuellement.

Il n'y a aucun doute que trop de galeries francophones ont du mal à survivre. Certaines essaient de trouver, au delà des solutions à court terme, une formule qui permet-

1. La Rue Sherbrooke
 2. La Rue Sherbrooke.
 3. La Rue Sherbrooke.
- (Photos Gabor Szilasi)



trait, à la longue, d'établir un centre qui rivaliserait avec celui de la rue Sherbrooke; mais, si elles veulent détruire le «mythe» selon lequel aucun autre secteur d'art n'est viable, elles doivent être prêtes à accepter certaines des raisons qui expliquent l'histoire de la rue Sherbrooke.

La différence énorme qui existe entre les galeries de la rue Sherbrooke et les autres est facilement apparente. Ce que celles-ci ont en commun avec les premières est trop souvent leurs aspects négatifs, quoiqu'il y ait de rares exceptions. Les directeurs ne possèdent pas leur collection d'art canadien mais sont seulement dépositaires des œuvres des artistes. La plupart ne vivent pas des revenus de leur galerie et doivent compter sur d'autres moyens de subsistance. En général, ils ne peuvent offrir l'ensemble des services qui sont disponibles pour la clientèle de la rue Sherbrooke.

Des subventions gouvernementales annuelles qui peuvent s'élever jusqu'à 13 000 \$, avec mise égale par les propriétaires, peuvent être utilisées pour défrayer le coût des expositions des jeunes artistes québécois. Les directeurs estiment que ces subventions sont une nécessité, une façon de les aider à progresser plus rapidement; et, puisqu'elles existent, pourquoi ne pas en profiter au maximum. Tous conviennent que sans cet argent, plusieurs galeries devraient fermer. Il faut ajouter que les subventions ne doivent pas servir à combler les dettes accumulées, dont certaines sont accablantes.

Les propriétaires ne sont pas d'accord sur le genre d'art à exposer. Quoiqu'ils soient engagés dans l'art contemporain québécois, plusieurs trouvent qu'il est nécessaire d'exposer d'autres œuvres canadiennes et affirment même parfois que, sans l'art européen, ils devraient abandonner. Selon certains, il y a un marché pour l'art contemporain québécois; selon d'autres, ce marché apparaît pauvre, et les collectionneurs inexistants. Le prix de l'art québécois est souvent maintenu à un niveau trop élevé et ne saurait entrer en concurrence avec le marché torontois, mais, encore là, ce point de vue n'est pas unanimement partagé.

Ce qui étonne, c'est que les propriétaires semblent manifester un manque d'intérêt pour la rue et le milieu où ils sont présentement établis. Ils se demandent s'ils doivent demeurer là où ils sont ou déménager vers de plus verts pâturages. Présentement, environ une douzaine des vingt membres de l'Association des Galeries d'Art Contemporain de Montréal (formée en janvier dernier afin, entre autres buts, de stimuler l'intérêt du public) envisagent la possibilité de déménager dans un édifice situé dans le boulevard Saint-Laurent, près de l'avenue Laurier, pourvu que le Gouvernement le leur achète. Ils pensent ainsi épargner sur les frais de publicité et avoir l'avantage d'attirer le public en un seul endroit, un peu comme cela s'est fait pour la 57^e Rue, à New-York.

Tout comme Toronto, Montréal peut évidemment faire vivre plus d'un centre d'art. L'un des problèmes est de décider où il doit être situé et quelle forme il doit prendre. Quand le milieu de l'art contemporain new-yorkais s'est déplacé de Soho à East Village, ce sont les galeries d'art qui ont été le pôle d'attraction pour les boutiques et les restaurants élégants. Cependant, Montréal n'est pas New-York où les acheteurs viennent du monde entier et peuvent bénéficier de la réunion des galeries d'art en un même lieu. Montréal n'a pas la population, le nombre de galeries et la réputation nécessaires. Du moins, pas encore.

Même maintenant, les directeurs ont des opinions partagées quant à l'édifice du boulevard Saint-Laurent et se demandent si la rue Saint-Denis ne conviendrait pas aussi bien. Ils se questionnent sur les désavantages d'une seule formule qui peut brimer l'initiative personnelle et la liberté de manœuvre et sur le fait de se limiter à un type d'art qui ne peut attirer qu'une catégorie restreinte de public et conduire à un ghetto culturel.

Quelques propriétaires de galerie croient que les musées procurent de facto un public et ils songent à s'installer près du nouveau musée d'art contemporain qui ouvrira dans quelques années. Pourtant, il ne va pas de soi que ce voisinage soit un avantage. Il n'en est sûrement pas ainsi à Toronto où le Musée des Beaux-Arts de l'Ontario est éloigné du centre de l'art le plus important, et il en est de même à Boston.

Ainsi, les galeries francophones sont manifestement enfermées dans un dilemme quant au choix d'un secteur approprié. Elles doivent se rendre compte que, si le milieu joue un rôle positif à New-York, à Toronto et rue Sherbrooke, c'est parce que ces endroits sont autonomes et créent leur propre ambiance. Ils font partie de districts commerciaux qui attirent les gens de la ville et les touristes.

Les galeries francophones ont une excellente idée mais, pour la concrétiser, il faudra un effort soutenu et concerté, des intentions et des buts communs très larges. Cela signifie une stricte pratique des affaires, de l'organisation, de la stabilité et du professionnalisme. Si elles veulent attirer le public, les galeries doivent se faire remarquer par la nature particulière de leur environnement et leur qualité d'art. Puisqu'elles ne peuvent et ne désirent pas être un double de la rue Sherbrooke, et parce qu'elles ont à développer un milieu presque à partir de rien, elles doivent consentir l'effort nécessaire pour présenter une expérience nouvelle aux amateurs d'art. Quand elles auront un projet et un programme d'envergure, elles pourront faire appel au public et aux différents niveaux de gouvernement pour les aider à établir ce milieu.

Quelque part à Montréal, il y a un milieu qui attend d'être découvert et développé, un nouveau mythe qui est en train de naître.

2



3